



Frédéri MARCELIN

Guignolades

Cinq petites pièces de théâtre

# Guignolades.

La putain, l'évêque et le diable.

Le général innocent.

Une victime.

Les jouets.

L'héritage.

# La putain l'évêque et le diable.

Cela se passe dans le sous-sol d'un immeuble en ruine.

Trois personnages sont réunis, un évêque noir, la petite quarantaine, qui cache sa croix dans une poche, une jeune prostituée, et le diable sous les traits d'une élégante jeune femme.

L'évêque :

Êtes-vous depuis longtemps dans ce réduit sordide et mal éclairé ?

La pute :

Depuis toujours mon chou, c'est là que je bosse. Je crois que j'ai un peu perdu la notion du temps, quel jour sommes-nous ?

L'évêque :

Cela n'est d'aucune importance.

La pute :

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? J'aime savoir le jour, la date, l'heure, s'il fait beau, s'il pleut, si les oiseaux chantent, si les chiens pissent toujours sur les réverbères, ou si les michetons se les caillent.

Tiens, si les bourgeoises ont des robes à fleurs, c'est le printemps.

L'évêque :

Mais il n'y a plus de temps... Il n'y a plus rien ! Tout a fondu.

La pute :

Tout ? Ils ont fait péter leur foutue bombe alors ?

L'évêque :

Oui ! Enfin, je crois, je suppose.

Un moment il n'y avait que de la lumière... Et du vent. Désormais tout est noir.

La pute :

Pas tout à fait noir. Sombre plutôt. Oui sombre, et ces cendres qui flottent dans l'air... Sans arrêt.

L'évêque :

Parce que vous êtes sortie ?

La pute :

Oui, mais pas longtemps, j'ai toujours eu peur dehors, alors aujourd'hui, vous pensez !

L'évêque :

Peur ?

La pute :

Oui, peur...

L'évêque :

Et de quoi donc ? Il n'y a plus rien, ni personne. Pas âme qui vive.

La pute :

Des autres alors.

L'évêque :

Quels autres ?

La pute :

Eh bien, les autres âmes, celles de tous les autres, les âmes des défunts.

L'évêque :

Vous croyez encore à ces conneries ? Aux âmes des défunts ?

La pute :

Il faut bien.

L'évêque :

Comment ça, il faut bien ?

La pute :

Il faut bien croire en quelque chose.

L'évêque :

Avant... Je croyais...

La pute :

Et vous ne croyez plus ?

L'évêque :

À rien, je ne crois en rien ! Je n'ai jamais cru en rien !  
Seulement le vide, le néant, rien, nada !

Êtes-vous totalement inconsciente, ou simplement stupide,  
pour rester d'un calme olympien quand le monde vacille et  
disparaît.

Vous êtes sûrement niaise pour sourire aussi bêtement au  
jour de l'apocalypse !

La pute :

Déjà autrefois la colère était vaine... Alors maintenant !

L'évêque :

Vaine... La colère ! Mais vous me faites chier, avec votre calme, vos âmes, vos défunts, et votre peur !

La pute :

VOUS ! Avez peur... Et en plus vous êtes grossier.

L'évêque :

Peur ! Moi ?

La pute :

Oui, vous.

L'évêque :

Non.

La pute :

Oh, si... Vous avez la trouille.

L'évêque :

Foutaise.

La pute :

Comme vous voulez.

L'évêque :

Comment cela, comme je veux ? Mais je ne veux rien moi.

La pute :

Si... Vous voulez vivre.

L'évêque :

Pour quoi faire. Voir les cendres virevolter dans la bouillie grise. Vivre, non décidément vous devenez folle.

La pute :

Absolument pas. Je ne suis pas folle, et je n'ai nulle envie de le devenir.

Vous, par contre... Méfiez-vous.

L'évêque :

Putain ! Je rêve... Je suis là tout seul avec cette foutue gonzesse, dehors, il pleut des cendres et l'autre là, qui reste de glace dans cette fournaise infernale. Qui parle de raison, qui invoque la foi, qui... Mon Dieu, dites-moi que je rêve... Dites-moi que c'est un cauchemar...

La pute :

Désolée, vous ne rêvez pas. Nous sommes deux. C'est tout.

L'évêque :

Nous étions des milliards. La vie grouillait par toute la terre comme une source intarissable, des sentiments merveilleux animaient tous les êtres, l'amour, la haine, l'envie, la bonté, la cupidité, la joie, la méchanceté, gratuite ! Le désir, charnel !  
Il y avait tellement de tout.

La pute :

Certes, il n'y a plus grand-chose. Mais, à vous voir vous agiter ainsi, j'ai bien peur que la plupart des sentiments que vous évoquez n'aient pas tout à fait disparu.  
Je crois que ce qui a, de tout temps, manqué le plus à l'homme, c'est ce dont il était le plus fier... Son libre arbitre.  
Si peu l'avaient compris. Si peu l'avaient conquis. Si peu.

L'évêque :

Ne dites pas n'importe quoi. Nous avons inventé la démocratie, l'humanisme, la république...

La pute :

Et la guerre, la famine, la déportation, l'épuration ethnique, les chars d'assaut, la poudre à canon, la poudre aux yeux, et la bombe qui nous a réduits en cendres.

L'évêque :

Quand même, la démocratie, et les conventions de Genève, ça, c'étaient de belles choses.

La pute :

Ah ! Ça, la démocratie, c'était un joli mot. Avec de belles racines grecques pour faire chic... Le malheur c'est seulement que les démocrates grecs se faisaient laver les pieds par des esclaves, et que par la suite rien n'a vraiment changé.

La démocratie est demeurée creuse. Rien qu'un bel emballage pour les gogos. Quant aux conventions de machin, là, excusez-moi, mais le résultat n'est pas brillant.

L'évêque :

Et l'art, la littérature, le cinéma et la photographie, la peinture, la sculpture, l'architecture, le théâtre, la culture quoi !

La pute :

Ah oui... La culture... Il y en avait un qui disait, assez pompeusement d'ailleurs, la culture, c'est ce qu'il reste lorsque l'on a tout oublié, ou quelque chose d'approchant. Pouvez-vous, cher monsieur me dire ce qu'il reste, maintenant que tout a disparu sous ce brouillard de cendres.

L'évêque :

Vous êtes toujours négative.

La pute :

Pardon.

L'évêque :

Vous tournez tout en dérision.

La pute :

Moi, je suis dérisoire !.. C'est vrai, vous avez raison, et nous sommes deux. Deux humains insignifiants, que tout sépare et qui pourtant sont ici à déblatérer dans cette cave insalubre pendant que le monde disparaît.

L'évêque :

Vous êtes tout de même plus insignifiante que moi. Car je suis quelqu'un moi, j'ai une importante fonction sociale, je suis un guide spirituel. Il sort la croix de sa poche

La pute :

Et tu guides qui Albert ? Les scorpions ou les fantômes.

L'évêque :

Ne soyez pas vulgaire, appelez-moi Mon père.

La pute :

Il ne manquait plus que ça, finir avec un curé, c'est bien ma chance !

L'évêque :

D'abord, je ne suis pas curé, je suis évêque. J'aurais pu être cardinal, ou pape. Et puis je vous interdis de vous moquer de la religion.

Je veux bien vous concéder que la démocratie, la république n'était peut-être pas si reluisantes, mais la religion, elle, était au-delà de ces contingences. Elle était la grandeur de l'humanité, sa gloire, son phare.

Vous ne dites plus rien, restez-vous coite, devant tant de supériorité.

La pute :

Oui, je reste sans voix... Devant tant de bêtise, de sottise, de suffisance, et d'une telle mauvaise foi. Je concéderais volontiers, à mon tour, comme vous le dites si bien, que la religion eut pu être la sauvegarde de ce monde, la planche de salut d'une humanité en perdition.

Ah ! Cela aurait pu. Sans votre stupide église, sans votre hiérarchie moralisatrice et hypocrite, sans vos sanctuaires ridicules, et sans vous qui ne croyez en rien.

Car vous ne croyez en rien, n'est-ce pas, c'est vous-même qui l'avez dit.

En fait, vous êtes comme tous les autres, vous courriez comme un dératé après une miette de pouvoir, mais vous n'étiez rien, pas plus un guide qu'un sémaphore.

Durant deux millénaires, votre pouvoir spirituel n'a jamais fait qu'un avec tous les tyrans de ce monde.

Finalement, ce sont les marchands que vous vouliez chasser du temple, et eux seuls qui ont tiré leur épingle du jeu. Vous êtes nul, votre religion était insignifiante, et les marionnettes qui faisaient semblant de nous gouverner étaient ridicules.

L'évêque :

Ma chère, notre royaume n'est pas de ce monde. Le pouvoir nous importe peu, nous ne cherchons que le salut de l'homme.

La pute :

Tu parles Charles, vous n'avez jamais cherché que le pouvoir, sous toutes ses formes, et sans vergogne.

Votre jésus, là n'est rien moins que le saint patron des couillons.

Vite ! Des clous, je glisse !

Le diable :

Oh ! Ce n'est pas bientôt fini la dispute !

Décidément cela sera toujours pareil. Les deux autres, les premiers, c'était déjà comme ça !

Et je veux manger de ce fruit, et non tu n'en mangeras point, et ci, et non.

Si je n'étais pas là, c'est bien simple, rien ne fonctionnerait. Tu parles d'une création, ni faite ni à faire, du travail bâclé, oui. Faut dire que six jours c'est un peu juste pour soigner le travail, et déjà le septième on glande.

Enfin, tâchons d'arranger ça encore une fois.

La pute :

Tu es qui toi ?

L'évêque :

Comment qui c'est, mais c'est le diable, c'est Satan, Vade retro Satanas !

Le diable :

Arrête ! S'il te plaît, ne fait pas l'imbécile, elle a raison la petite, t'es un peu faible du chapeau.

Je suis la finisseuse, c'est moi qui essaie de rattraper les bourdes du crétin qui vous a conçus.

Bon, bref, voilà le programme, vous allez un peu copuler, histoire de nous faire un héritier, et pendant ce temps je vais courir la campagne, enfin, ce qu'il en reste pour trouver de quoi renouveler l'espèce.

La pute :

Il est barjo, celle-là ! Je suis ce que je suis, d'accord ! Mais de là à me laisser tringler par un ecclésiastique déglingué du caisson...

L'évêque :

Mais, tout à fait. C'est hors de question. Un homme d'Église ne peut s'abaisser à un tel péché.

Le diable :

Oh ! Que si. Et cela ne sera pas la première fois. Qu'est-ce qu'il y a, elle ne plaît pas la minette ?

Elle est plutôt gironde, et toi ne fais pas la mijaurée, c'est vrai qu'il est un peu faiblard, mais tu as connu pire, et s'il

arrête de déconner, je suis sûr qu'il peut être un gentil garçon.

La pute :

Gentil, lui, c'est une teigne.

Le diable :

Faites donc ce que bon vous semble, de toute manière vous finirez par coucher ensemble, c'est biologique, vous ne pouvez pas y échapper. Pour moi rien ne presse, j'ai horreur du travail mal fait.

Et puis au moins, avec vous deux, on mélange les couleurs tout de suite, cela évitera des problèmes à vos descendants.

La pute :

Tu as entendu ce qu'il a dit ?

L'évêque :

C'est la tentation, c'est son job, il veut me faire fauter, me jeter dans votre couche.

La pute :

Ben c'est ça, dit que je ne suis qu'une faute, une erreur pendant que tu y es.

L'évêque :

L'erreur, c'est que nous soyons ici ensemble, c'est qu'il n'y a plus personne dehors, c'est que vous soyez si belle, c'est que t'as de beaux yeux tu sais !

La pute :

Doucement les basses, garde ton boniment, mon minou n'est pas pour les guignols de ta catégorie, je n'aime pas mélanger les genres, Moi... Quoiqu'il en dise, l'autre.

Le diable :

L'autre elle vous dit bien des choses.

Enfin soyez raisonnables tous les deux, l'erreur c'est son patron à lui qui l'a faite, avec les premiers. Vous, vous subissez, faut vous faire à cette idée. Ce n'est pas si terrible après tout, vous nous faites un bel enfant, puis une ribambelle de frangines, je vois de mon côté si je peux trouver d'autres restes et c'est reparti pour un tour.

L'évêque :

Des restes, c'est tout le respect que vous avez pour les survivants de cet holocauste, pour les derniers êtres humains, qui si nombreux, peuplaient jadis cette terre si belle et si prospère.

Le diable :

Et vous, est-ce tout le respect que vous aviez de vous-même pour avoir laissé massacrer pendant des siècles l'humain et le non humain ?

Votre libre arbitre, comme disait tout à l'heure mademoiselle, vous l'avez laissé très libre l'arbitre, le match ne vous intéressait pas vraiment ou quoi ?

L'évêque :

C'est vous Satan avec votre haine et vos sbires qui avez insufflé aux hommes toute leur cruauté, toutes leurs turpitudes, la malédiction c'est vous, l'acharnement à détruire c'est vous, la concupiscence, la dépravation des mœurs, la guerre, la tempête...

La pute :

Oui, et la vérole, la chaude-pisse, le sida, les sadiques, les pédophiles, les préservatifs qui foirent, c'est encore vous !

Le diable :

Ha ! Non, j'ai le dos large, mais quand même, faudrait voir à pas confondre.

Je ne suis jamais intervenue que pour tenter de réparer les bêtises de l'autre et mettre un peu d'ambiance dans le grand bordel, c'est tout, le reste vous étiez bien assez con pour le faire tout seul.

La pute :

Moi j'en ai marre, je me tire ailleurs, même sans casernes.

L'évêque et le diable :

Non, reste, s'il te plaît.

Le diable :

Oui reste avec nous, il fait si froid dehors, ici c'est confortable...

L'évêque :

Ne l'écoutez plus, cette emmerdeuse. Venez près de moi ma fille, prions notre seigneur.

Le diable :

Ton seigneur, il y a belle lurette qu'il a pris sa retraite. Va falloir vous débrouiller sans lui, comme toujours.

La pute :

Bas les pattes.

L'évêque :

Prions l'éternel, afin qu'il nous donne la force de survivre, de croître et de multiplier.

C'est vrai que tu es mignonne, au début je n'avais pas remarqué. Le blond, c'est du naturel ?

La pute :

Mais c'est qu'il bande le petit cureton, je lui fais de l'effet, ou c'est Satan qui lui a dénoué l'aiguillette ?

Le diable :

Je le savais, de toute éternité ils ne pensent qu'à ça, c'est plus fort qu'eux, plus fort que tout, cela les sauvera des ayatollahs, de la peste, des papes, des communistes, du capitalisme sauvage et de la varicelle.

Quant à moi, je crois que je vais rejoindre l'autre, lui faire un gros câlin et prendre une retraite bien méritée.

# Le général innocent.

Premier acte.

Cour pénale internationale. Commission de mise en accusation.

Le magistrat instructeur. Le général. L'avocat du général.

Le magistrat instructeur :

Vous êtes accusé d'être à l'origine du massacre d'un village, pendant la guerre civile qui a déchiré votre pays pendant cinq ans. Ce crime, est qualifié de crime de guerre et vous encourez une peine de prison à perpétuité.

Mon général, vous commandiez une milice.

Le général :

C'est cela même.

Le magistrat instructeur :

Pour suppléer l'armée régulière n'est-ce pas ?

Le général :

Affirmatif.

Le magistrat instructeur :

Pourquoi n'étiez-vous pas dans l'armée régulière ?

Le général :

Trop d'officiers, et pas suffisamment d'hommes de troupe. Personne ne voulait plus s'engager dans l'armée.

Le magistrat instructeur :

Par contre vous n'aviez aucun mal à recruter des volontaires pour la milice. Pour quelle raison, la solde y était meilleure.

Le général :

Pas du tout, la milice n'était composée que de volontaires.

Le magistrat instructeur :

J'avoue ne pas comprendre, vous ne trouvez pas de soldats payés par l'état, mais vous trouvez des gens prêts à mourir pour rien. Sans la moindre récompense à la clef. Avouez que cela est étrange.

Le général :

Non. Les volontaires de la milice se battaient pour un idéal. C'est pour cela qu'ils venaient rejoindre nos rangs.

Le magistrat instructeur :

Lorsque vous serviez l'armée régulière, vous n'étiez que lieutenant, comment avez-vous pu en si peu de temps devenir général.

Le général :

Les circonstances, Monsieur. Les circonstances... Il fallait bien encadrer les volontaires, maintenir une discipline, coordonner les actions, Monsieur.

Le magistrat instructeur :

Si je comprends correctement, vous vous êtes vous-même promu général, car il fallait que ces braves gens qui intégraient votre milice soient dûment commandés et encadrés... Vous vous êtes dévoué à la cause en quelque sorte.

Le général :

Affirmatif, le président était injoignable, entouré de rebelles, il fallait agir.

Le magistrat instructeur :

C'est vrai, à l'époque dont on parle, le président avait déjà fui à l'étranger, l'état-major s'était dissous dans la nature, mais les milices comme la vôtre, continuaient de piller, de massacrer les paysans, de violer leurs filles et leurs femmes.

Le général :

Sornettes, nous avons toujours défendu le peuple.

Le magistrat instructeur :

Mon général, le peuple a choisi aux cours d'élections libres, sous contrôle des Nations Unies, d'élire un nouveau président, avec une majorité qui bien que faible n'exprimait pas moins la volonté du peuple dont vous vous dites le défenseur. Pourtant vous choisissez de rester fidèle à l'ancien président et de mettre en œuvre un sanglant coup d'État... 350 000 victimes, sur une population de six millions d'habitants... C'est un détail ?

Le général :

Les élections étaient truquées, Monsieur le juge, les opposants au président étaient tous des malfaiteurs avides de sang.

Ils voulaient détruire le pays, raser jusqu'au sol toutes les institutions prestigieuses que notre président avait mises tant d'années à construire.

Trente ans de dur labeur pour sortir le pays de l'ornière, pour rendre au peuple sa dignité. Et quand le fruit de ces efforts commençait à poindre, ils cassent tout.

Le magistrat instructeur :

Trente ans de pouvoir, sans admettre la moindre opposition, trente ans à détourner les aides internationales, trente années de règne de la corruption, de la prévarication.

Trente ans durant lesquels vos prisons regorgeaient de militants politiques des autres partis, partis que votre cher président avait par ailleurs interdits.

Le général :

Mensonges, que tout cela, le président avait l'appui de toutes les grandes puissances. Il était régulièrement invité par vos gouvernements, et vos représentants étaient toujours les bienvenus. Chaque fois reçus avec les honneurs.

L'avocat :

Mon client à raison Monsieur, les hôtes de son pays ont toujours bénéficié d'un traitement sans égal. D'autre part vous n'êtes pas sans ignorer, que nos ressources pétrolières et en manganèse, depuis l'indépendance ont toujours été exploitées conjointement avec nos anciens colons... Pourquoi tant d'acharnement après mon client, il n'a fait que son devoir, de militaire mais aussi de citoyen... Il n'a jamais désiré autre chose que le bonheur pour son pays.

Le magistrat instructeur :

Cher Maître, nous ne sommes pas ici pour énumérer les qualités de votre client, mais pour déterminer si oui ou non il est à l'origine du massacre dans ce village.

L'avocat :

Alors venez-en au fait.

Le magistrat instructeur :

Mais j'y viens, j'y viens... Mon général votre milice était bien présente sur les lieux, lors de ce drame qui a conduit à la mort 58 personnes dont 11 femmes et 20 enfants ?

Le général :

Je ne sais pas. Je n'ai jamais été au courant de ce fait jusqu'à mon arrestation... On veut me faire porter le chapeau... Mais je n'ai rien à voir dans cette histoire. Je suis un militaire, un homme d'honneur, pas un assassin, ceux qui ont fait ça, je ne les connais pas.

Le magistrat instructeur :

Admettons. À l'époque, le pays était à feu et à sang, les milices comme la vôtre n'avait aucun revenu, comment vous procuriez-vous des armes ?

Le général :

Nos armes étaient celles de l'armée régulière qui nous les fournissait.

Le magistrat instructeur :

Sauf qu'à ce moment précis du conflit, l'armée régulière avait totalement disparu. Elle était inexistante depuis presque trois ans.

Le général :

Les armes ne s'usent pas si vite, Monsieur, heureusement.

Le magistrat instructeur :

Admettons pour les armes, mais les munitions, il faut bien les remplacer, d'autant que vous n'étiez pas avares de tirs.

Le général :

C'est vous qui le dites.

Le magistrat instructeur :

Mon général, on vous a vu à plusieurs reprises à Bruxelles et à Paris avec des négociants, disons spécialisés... Notamment dans le domaine de l'armement... Vous faisiez du tourisme... Les boutiques ?

Le général :

C'était un sosie, très certainement, je n'ai pour ma part jamais quitté le pays.

L'avocat :

Avez-vous Monsieur le juge des témoignages précis à ce sujet, ou cela n'est-il qu'ouï dire ?

Le magistrat instructeur :

Mon général, ou devrais-je plutôt dire, mon lieutenant général, avec quoi payiez-vous vos achats de munitions, de la monnaie de singe ?

Le général :

Je suis général, ne vous en déplaise, mes hommes m'appellent ainsi. Donc je suis le général.

Quant aux armes et munitions, je ne me suis jamais occupé de la question, je laissais d'autres s'en charger.

Le propre d'un général est de commander, et de déléguer à ces officiers de confiance le soin de l'intendance.

Le magistrat instructeur :

Comme le Capitaine... Il était un de vos hommes de confiance ?

Le général :

Affirmatif.

Le magistrat instructeur :

Selon lui, il ne s'est jamais rendu à l'étranger, et c'est vous qui vous chargiez des négociations. Y compris celles de la vente de la production d'opium que vous dirigiez, dans les zones occupées par vos milices.

Le général :

Mensonges, rien n'est vrai de toutes ces assertions, d'ailleurs vous n'avez aucune preuve, avez-vous seulement trouvé et interrogé un de ces hypothétiques fournisseurs ? Et puis je n'avais pas des milices, je n'en commandais qu'une seule.

Le magistrat instructeur :

Il faut croire qu'elles ont fait des petits, car plusieurs pseudos colonels témoignent en ce sens.

L'avocat :

Je vous prierai Monsieur le juge de vous en tenir aux faits. Mon client, n'a jamais cultivé le pavot ni fait de déplacements en dehors du pays. Et quand bien même l'aurait-il fait, cela n'est pas un crime, dans notre pays la culture du pavot n'est pas interdite et les voyages non plus.

Le magistrat instructeur :

Soit, revenons à nos moutons. Le 7 juin 1998, le Capitaine, investi le village, s'empare manu militari de 58 personnes, en torture une partie, pour savoir où se cachent les rebelles. Il garde ces gens, sans manger ni boire pendant deux jours. Puis il fait creuser une fosse, et exécute chacun de ces 58 otages d'une balle dans la nuque, méthodiquement, l'un après l'autre... Il n'a pas pu le nier, il a été formellement identifié par des témoins. Dans la foulée, si j'ose m'exprimer ainsi, il fait recouvrir le charnier par un bulldozer, et met le feu au village. Une

dizaine de personnes ont échappé au massacre, elles étaient cachées dans des arbres, ce sont nos témoins.

L'avocat :

Je ne vois toujours pas ce que mon client vient faire dans cette affaire. Il était loin de là et il n'est pas responsable des ignominies qu'on put commettre ces hommes.

Le magistrat instructeur :

Maître, votre client... Mon général, vous nous dites : J'administrerais une milice de bons citoyens, soucieux du seul bien être de la population, car, nous avez-vous dit, il fallait bien quelqu'un pour les encadrer, les diriger, les commander, est-ce exact.

L'avocat :

C'est la vérité.

Le magistrat instructeur à l'avocat :

Alors comment cela se fait-il que ce cher général ne soit au courant de rien, il ne donnait donc aucun ordre, ne s'intéressait pas aux faits et gestes de sa troupe. Il demeurait dans une tour d'ivoire, loin du terrain des opérations.

Mais alors, ce n'est pas un général... Ni même un capitaine... Encore moins un homme de troupe, c'est juste un planqué... Un tire-au-flanc.

Le général :

Sale petit con merdeux, je ne te permets pas de me salir, je suis un homme de valeur j'ai conduit mes hommes à la bataille, et je t'emmerde. Si nous étions ailleurs je te ferais la peau, charogne !

Le magistrat instructeur :

Calmez-vous, cela dit, nous venons de voir votre vraie nature, celle d'un tueur, d'un bourreau.

L'avocat :

Pardonnez à mon client, Monsieur le juge, mais vous l'avez poussé à bout, il est un peu émotif, il s'est laissé gagner par la colère. Cela ne se reproduira plus, je vous le promets.

Le magistrat instructeur :

Mon général, je suis désolé, mais le Capitaine vous met en cause directement, il affirme sous la foi du serment qu'il a agi selon vos ordres et que vous étiez présent, à l'abri d'un véhicule blindé lors de ce massacre. D'autre part il nous a informés qu'accompagné du Colonel, vous étiez en Europe, six mois plus tôt, pour accompagner une livraison d'opium brut à des trafiquants Français. Que par la suite vous vous êtes rendu à Bruxelles pour y commander des armes et des munitions. Armes qui vous ont été livrées, sous couvert de matériel agricole le 28 avril 1998.

Le général :

Le Colonel a-t-il confirmé l'invention selon laquelle j'étais en Europe.

Le magistrat instructeur :

Non, le Colonel est décédé pendant sa détention, victime d'un malaise cardiaque.

L'avocat :

Monsieur le juge, avez-vous en votre possession, un ordre de mission du général ici présent faisant acte de ce que vous dites, et pouvez-vous produire comme témoins un des trafiquants supposés, ou encore une personne pouvant corroborer vos accusations quant à l'achat d'armes...

Non...

Mon client a bien pris réception de matériel agricole le 28 avril 1998, il ne l'a jamais nié, mais il s'agissait de tracteurs et de charrues, non pas de matériel militaire. De plus ce matériel était destiné aux populations qui souffraient de la guérilla.

Allons monsieur, le juge, vous avez déjà un coupable, puisque le Capitaine a admis être l'exécutant de cette malheureuse affaire. Je vous demande donc la relaxe pure et simple de mon client.

Prononcer un non-lieu. Je pense que l'affaire est entendue.

## Deuxième acte

Ministère des affaires étrangères Paris.

Le général. Le chef de cabinet du ministre. L'assistant du chef de cabinet.

Le chef de cabinet du ministre :

Mon cher ami, comment allez-vous. Ces quelques mois de villégiature en Hollande, ne vont-ils pas trop marqué me semble-t-il... Toujours d'attaque ?

Le général :

Toujours mon ami, toujours. Je vois que de votre côté vous avez pris du galon, vous voilà à présent chef de cabinet, félicitations.

Le chef de cabinet du ministre :

Je suis un fonctionnaire dévoué, je vais où la république m'appelle. La présidence était satisfaite de la manière dont cette affaire a été gérée, la place était vacante, on m'a gentiment demandé d'en accepter la charge. Je l'ai acceptée.

Le général :

J'en suis heureux pour vous. Le temps me dure loin du pays, l'exil est pesant, bien qu'il soit doré. Et puis je m'ennuie, le golf, le ski... La quiétude helvétique !

Le chef de cabinet du ministre :

He bien mon ami, justement, il s'agirait de reprendre un peu le cours de votre vie, nous avons besoin de quelqu'un de sûr dans votre cher pays. Vous savez, qu'après la guerre civile, les choses sont à peu près rentrées dans l'ordre.

Votre nouveau président a renouvelé nos accords commerciaux, et s'est rangé à notre vue.

Il fait en sorte actuellement que la vie de votre peuple soit un peu moins dure. Il fait des efforts louables, il a compris que la démocratie était une bonne chose.

L'opposition est désormais libre, le parlement est pluriel, mais bien entendu sous contrôle.

Il ne faudrait pas qu'un nouveau compétiteur trop ambitieux vienne jouer au milieu des quilles.

Le général :

Oui, je sais tout ça, mais moi, qu'est-ce que je viens faire, la quille, ou une boule ?

Le chef de cabinet du ministre :

Non, non, beaucoup plus intéressant. Disons que vous seriez notre atout sur place.

Le général :

Vous m'avez bien laissé tomber en 98, j'étais dans une merde noire. J'ai été obligé de trafiquer la came pour avoir les armes que vous ne vouliez plus me fournir. Je ne vois pas aujourd'hui pourquoi je ferais un effort pour vous. D'autant que vous avez soutenu mon président jusqu'à plus soif. Vous savez que nous sommes presque voisins, lui et moi.

Le chef de cabinet du ministre :

Je sais. La Suisse est un asile miséricordieux. Mais parlons plutôt du nouveau président. Son armée est composée d'incapables, rebuts de l'ancien temps, et pauvres hères qui cherchent un meilleur bol de soupe. Il sait qu'il faut y mettre bon ordre, et que nous ne déléguons pas d'attachés militaires tant qu'une armée dûment constituée ne sera pas en place. Je lui ai parlé de vous. Vous avez fait la preuve de votre compétence en fédérant vos milices. Mettez-vous à son service. Prenez les choses en mains, nous ne serons pas ingrats.

Le général :

C'est-à-dire.

Le chef de cabinet du ministre :

Disons que nous ferons en sorte que vos enfants aient la meilleure éducation, dans les meilleurs établissements. Et nous vous ferons bénéficier d'une double nationalité.

Un passeport français assortit d'un emploi au quai d'Orsay, consultant militaire par exemple. Bien entendu avec un salaire correspondant, et en toute discrétion, cela va sans dire.

Le général :

Oui, c'est alléchant, mais le nouveau, il m'a dans le pif depuis belle lurette, comment il va prendre la chose.

Le chef de cabinet du ministre :

Ne vous inquiétez pas de ça, il est tout à notre dévotion, et prêt à oublier vos incartades.

Il faut que le monde avance, et nous trouvons ici, que les chinois avancent trop vite chez vous.

Avec vous dans la place, je pense que nous serons informés des manigances de l'extrême orient.

Si nous avons été légèrement éloignés pendant la guerre civile, nous vous avons cependant fourni un excellent avocat, qui n'est pas pour rien dans l'obtention de votre non-lieu.

Le général :

Monsieur le chef de cabinet, je vous suis effectivement redevable de cette admirable défense, mais je pensais que nous étions quittes, avec votre abandon de 98.

Le chef de cabinet du ministre :

Voyons mon cher, il ne s'agit pas d'être quitte, ce langage est un peu déplacé entre ces vénérables murs.

Nous ne sommes pas des bandits de grand chemin, nous sommes des grandes personnes vivant au XXI<sup>e</sup> siècle, et ayant des intérêts communs, c'est tout.

D'ailleurs vous savez que nous prendrons le meilleur soin de votre famille.

Le général :

Laissons ma famille en dehors de cela voulez-vous.

Le chef de cabinet du ministre :

Que nenni, que nenni. Votre famille nous est très chère. Nous nous en voudrions qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Le général :

Étant donné toute la sollicitude dont vous faites preuve à mon égard, je me vois mal refuser votre offre, cher ami. Il est vrai que nos deux pays marchent main dans la main depuis si longtemps.

Je suis donc votre obligé, et j'accepte avec gratitude, en espérant que cette collaboration soit fructueuse.

Le chef de cabinet du ministre :

À la bonne heure, je n'en attendais pas moins de vous. Mon assistant vous donnera tout ce qui vous est nécessaire. Je vous remercie de votre visite. Nous nous

reverrons sans doute avant longtemps, vous savez ce que c'est, les ministres passent, les chefs de cabinet restent.

Non... Ne sortez pas par-là, passez plutôt par le bureau de mon assistant.

Antoine ! Ah, Antoine, je vous présente notre ami le Général, il va beaucoup nous aider, je vous prie de bien vouloir le raccompagner.

# Une Victime.

## Premier acte.

Commandant pierre Legrand.  
Capitaine Aïcha Zerdoumi.  
La Femme, Loubna bel Kassem.

## Scène I.

*Le bureau du commandant Pierre Legrand. Commissariat de Bondy.*

Le commandant :

Aïcha, va voir cette femme, elle est entrée dans le commissariat il y a une heure. Depuis elle reste assise sur cette chaise, sans bouger. Le planton a bien essayé de lui parler mais elle n'a pas ouvert la bouche. Ou elle a quelque chose, ou elle se tire. Ce n'est pas un abri pour la pluie ici.

Aïcha :

Dis donc Pierre, c'est à cause de son physique que tu m'envoies voir cette paumée ?

Le commandant :

Non, mais j'ai l'impression qu'elle parlera avec une autre femme, pas avec un mec. Vassy je suis sûr qu'avec toi, elle dira quelque chose.

Scène II.

*Le bureau des inspecteurs.*

Aïcha :

Madame... Madame, il ne faut pas rester là, ce n'est pas un endroit bien agréable... Madame... Vous m'entendez.  
*(La femme tourne la tête vers la capitaine, elle la regarde intensément. Mais son regard semble se perdre au-delà du visage d'Aïcha.)*

Madame, venez avec moi... Venez, suivez-moi... Allons dans mon bureau.  
*(Aïcha prend la femme par le bras, elle se laisse faire et l'accompagne. La femme s'assied dans la chaise destinée au visiteur.)*

Madame, je m'appelle Aïcha Zerdoumi, je suis capitaine, vous êtes dans un poste de police... Madame, regardez-moi... Il vous est arrivé quelque chose... Madame, vous avez été agressée, vous n'avez pas de sac... Où est-il.

La femme :

Mon sac... Je ne sais pas... Je n'ai pas de sac... J'avais... Je ne me rappelle pas... J'ai mal.

Aïcha :

On a vous frappé, où avez-vous mal ?  
Madame, où avez-vous mal... Dites-moi...

La femme :

J'ai mal au cœur, je vais vomir... J'en ai marre, je voudrais mourir.

Aïcha :

Madame, vous semblez désespérée, dites-moi ce qu'i vous arrive, vous pouvez avoir confiance. Je vois bien que vous êtes comme moi, je veux dire de la même origine. Vous êtes d'où ?

La femme :

Mademoiselle, je suis demoiselle, je ne suis pas mariée, je suis française... Je suis née ici, à Bondy.

Aïcha :

C'est bien, on avance, quel est votre nom ?

La femme :

Loubna... Loubna bel Kassem. Je suis française, j'ai honte.

Aïcha :

Honte, pourquoi ? Visiblement vous avez été agressée, vous avez encore les cheveux humides. Vous allez attraper du mal.

La femme :

Attraper du mal, peu importe, le mal c'est moi.

Aïcha :

Pourquoi, vous n'êtes pas le mal. Vous avez mal, c'est vous-même qui me l'avez dit. Écoutez-moi, je ne vous veux aucun mal, je veux juste vous aider.

La femme :

Vous ne pouvez pas m'aider, je suis perdue.

Aïcha :

Mais vous êtes entrée dans le commissariat, vous avez attendu, longtemps, il y a bien quelque chose qui vous a poussée à venir ici... Une agression, un problème autre, je ne sais pas moi, il y a forcément un truc, qui vous a fait entrer... Ne me faites pas le coup de la pluie, mon commandant me l'a déjà fait.

Madame, soyez tranquille, je ne suis pas un juge ou quelque chose comme ça, je suis juste une beurette, comme vous. Je suis flic, d'accord, mais personne n'est parfait.

Que vous est-il arrivé, bonté divine, parlez-moi !

La femme :

Il m'a violé.

Aïcha :

Qui vous a violé ?

La femme :

Lui. Celui en qui j'espérais.

Aïcha :

Qui ça, vous espérez quoi ? En Qui ?

La femme :

Oh ! Je vous en prie, je ne peux pas dire, j'ai honte, mes frères vont me tuer, mon père va me renier, ma mère...

Oh ! Maman... (Elle se met à pleurer abondamment).

Aïcha :

Vous avez été violée, c'est cela, il faut me dire... Si c'est ça, je vous emmène à l'hôpital, il faut vous faire examiner... Vous devez porter plainte.

La femme :

Non, pas l'hôpital, pas d'examen, pas de plainte... C'est ma faute...

Aïcha :

Non, ce n'est pas votre faute, vous êtes une victime, vous n'êtes coupable de rien.

La femme :

Si tout est de ma faute.

Aïcha :

Mais non, je vous assure que vous n'y êtes pour rien, les hommes sont des porcs... Celui qui vous a fait ça doit être puni.

La femme :

Vous êtes comme moi, vous l'avez dit, la même origine, le Maghreb, vous savez comment ils sont, ils ne me pardonneront pas, je suis une traînée, pour eux, rien d'autre, ils me mépriseront, me traiteront comme une paria.

Ils rejeteront sur moi la faute. Je ne pourrai jamais me marier, jamais avoir d'enfants, aucun homme ne voudra plus jamais de moi.

Aïcha :

Non, nous sommes en France, les femmes et les hommes ont les mêmes droits, et des responsabilités identiques. Racontez-moi tout, ensuite nous verrons.

La femme :

Jamais.

Aïcha :

Si, prenez votre temps, apaisez-vous... Vous désirez un café, un thé, quelque chose de chaud, ou une boisson fraîche. Calmez-vous, et faites-moi confiance, encore une fois je vous le dis du fond du cœur.

La femme :

Écoutez, il est tard, je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Je vais partir.

Aïcha :

Pour aller où ?

La femme :

J'en sais rien, je suis paumée, je ne sais plus quoi faire. Je ne peux pas retourner chez moi, ils vont me tuer.

Aïcha :

Ne bougez pas d'ici, ne bougez pas de mon bureau, je vais voir le patron, et je reviens.

Scène III.

Aïcha :

Patron, je ne sais pas qu'en penser. J'ai l'intuition qu'elle ne dira rien ici. Ce qui lui est arrivé, c'est terrible pour elle, surtout avec l'entourage familial. A-t-on une possibilité de l'héberger dans un centre d'accueil, pour femme battue, ou un truc de ce genre ?

Le commandant :

Non, je ne vois pas dans quel cadre, Il y a bien des assos, qui s'occupent de ça, mais un dimanche, à 22 h 30, je ne vois pas qui je pourrais appeler.

Aïcha :

Normalement j'ai fini mon service, je vais la ramener chez moi, elle ne sait pas où aller.

Le commandant :

Faites pas le con, capitaine Zerdoumi, ne mélangez pas le boulot et le reste.

Aïcha :

Oui, je sais, mais elle me fait de la peine. En fait elle me fait mal, non, j'ai mal pour elle, je ne peux pas la laisser comme ça !

Sinon elle va errer dans les rues et vu l'état dans lequel elle se trouve, il va encore lui arriver des problèmes.

Le commandant :

Faites comme bon vous semble, mais ne venez pas vous plaindre ensuite, s'il y a des complications.

## SECOND ACTE

Aïcha Zerdoumi.  
Loubna Bel Kassem.

Scène I.  
*Le Studio de la capitaine Zerdoumi.*

Aïcha :

Vous n'avez rien voulu prendre tout à l'heure, si je vous propose du thé, vous voulez, bien ?

Loubna :

Non, je voudrais prendre une douche, je me sens sale, répugnante, son odeur me colle à la peau... Il faut que je me lave de toute dette merde... S'il vous plaît...

Aïcha :

Tenez, la salle de bains est là, je vous donne un peignoir propre, allez-y.

(Loubna entre dans la salle de bains, Aïcha attend sur un canapé, puis Loubna ressort de la salle d'eau avec le peignoir et une serviette sur la tête)

Aïcha :

Alors, ce thé ?

Loubna :

Oui, je n'arrive pas à me réchauffer, bien chaud, merci.

Aïcha :

Bon, maintenant, que nous sommes tranquilles, chez moi, loin du commissariat, de l'hôpital, vous voulez bien me dire ce qui cloche, qui vous a violé.

Loubna :

Non, il faut que je m'en remette, mais c'est de ma fate tout ça, et je ne peux retourner chez moi, la vie y serait intenable.

Aïcha :

Mais je vous assure, que vous êtes... Je peux te tutoyer, on a, à peu près le même âge, on se ressemble, je peux...  
(Loubna fait signe que oui)

Je t'assure que toute femme violée est une victime, tu as bien dit : non, tu n'étais pas consentante pour ce rapport ?

## Scène II.

Loubna :

Non, il m'a vraiment violé, et battue, mais tout est de ma faute, je n'aurais jamais dû...

Aïcha :

Tu n'aurais jamais dû quoi, parle, c'est agaçant à la fin. Il ne peut rien t'arriver ici, et dès demain, nous chercherons une solution pour te mettre à l'abri.  
Allez... Lâche le morceau... Libère-toi.

Loubna :

C'est une longue histoire... (*Aïcha, l'encourage à continuer*)

Mon père travaille au centre commercial Rosny 2, depuis trente ans, il s'occupe de la maintenance, tu sais, changer les ampoules grillées, les petites réparations, la plomberie, enfin, toutes ces petites choses qui ne demande pas l'intervention d'entreprises spécialisées.

Il y a fait entre mon frère aîné, depuis quelques années.

Tout se passait bien à la maison. Mon père est un bon musulman, même s'il ne va pas souvent à la mosquée.

Maman n'a jamais porté de voile, c'est une femme moderne, elle fait quelques ménages, par-ci par-là, pour arrondir les fins de mois, mais elle n'a jamais réellement travaillé, je veux dire, que les heures qu'elle fait, c'est toujours au noir.

Mais mon frère cadet, lui, c'est un bon à rien, il a quitté l'école à seize ans, et depuis il zone dans la cité. Je ne sais ce qu'il fait exactement, il bricole... Sans arrêt des mauvais coups avec une bande de loustics dans son genre... Came, vols de voiture, de cyclos, tous ces petits trafics que tu connais bien.

Puis un jour il s'est fait embarquer par une équipe de Hadji. Ils ont tous fait le pèlerinage de la Mecque. Ils lui ont mis des idées en tête, comme quoi les femmes sont moins que rien, qu'elles doivent rester à la maison, qu'elles doivent sortir voilées etc....

Il a commencé à nous pourrir la vie, il insulte ma mère, il me traite de pute, si je me maquille, et que vais en cours avec une jupe.

Il emmerde mon père et mon frère sans arrêt, leur disant qu'ils ne sont pas de bons musulmans, que les vrais vont à la mosquée tous les vendredis, et qu'ils savent tenir leurs femmes.

Dernièrement, il a avec ses compères, tabassé mon frère aîné, parce qu'il fréquente une Française, enfin une catholique, ou quelque chose comme ça.

La vie à la maison est devenue infernale.

Aïcha :

Je vois, j'en ai aussi des comme cela dans ma famille, mais ils ne font pas le poids. Mais quel est le rapport avec ton viol, ce sont eux qui t'ont agressé ?

Loubna :

Non, j'y viens.

J'ai une amie, nous étions à l'école ensemble, puis au lycée, maintenant j'étudie l'histoire et elle la sociologie. On se voit moins, mais c'est ma meilleure amie.

Je ne peux pas sortir avec un garçon du quartier, la dernière fois que j'ai eu un petit copain, près de chez moi, ils ont failli le tuer, d'autant qu'il n'était pas arabe.

Alors comme j'en avais marre, je suis allé voir Aurélie, c'est mon amie, elle habite deux étages en dessus, dans mon immeuble.

J'ai un ordinateur, mais Akim, mon jeune frère va sans cesse fouiller dedans. Donc, avec la complicité d'Aurélie j'ai créé un compte Facebook, sous un faux nom.

J'ai mis sur mon mur, tout ce qui me tenait à cœur, mes bouquins préférés, mes chanteurs, enfin tout ce que j'avais envie de partager, avec des personnes qui auraient les mêmes goûts.

Aïcha :

Et puis, ça a marché, tu as trouvé des amis sur la toile ?

Loubna :

Oui, au début ce n'était pas terrible, mais au bout de quelques semaines j'avais une quantité de contacts auquel je ne m'attendais pas.

Puis il y en a deux ou trois qui me semblaient proches, intellectuellement, bien sûr, je ne savais pas où ils demeuraient.

Ensuite, il y a un type qui me séduisait particulièrement, il développait des thèses antiracistes, il mettait toujours un mot gentil sur mes publications, il parlait de sa vie, il

disait qu'il avait quarante ans, qu'il était prof, que ma maturité l'étonnait etc....

Enfin, bref, quel salaud quand j'y pense.

Aïcha :

C'est lui qui t'a violée ?

Loubna :

Oui ce porc, qu'il crève.

Aïcha :

Cela a duré longtemps, vos échanges sur internet ?

Loubna :

Oui, des mois, neuf ou dix, je ne sais plus. J'avais peur de le rencontrer. Je ne suis qu'une petite étudiante, pas très jolie, et puis je suis timide et j'avais peur de le décevoir.

Un jour il m'a envoyé sa photo, c'était un bel homme, il avait l'air d'avoir plus que l'âge qu'il annonçait, mais bon, pas beaucoup plus.

Je me suis crue obligé, et je lui ai fait passer une photo qu'Aurélié avait prise de moi.

Là il est devenu encore plus présent, il m'envoyait des poèmes, il mettait des publications sur sa page, qui avaient toute un lien avec l'amour, la douceur de vivre etc....

Puis il m'a dit où il habitait, ce n'était pas loin, trois stations de bus.

J'ai mis des semaines avant de me décider, puis un jour, je lui ai donné mon numéro de téléphone.

Aïcha :

Il t'a harcelé, téléphoné sans arrêt, demandant un rendez-vous ?

Loubna :

Non... Pas du tout, il m'a appelé deux ou trois fois, simplement pour me demander des nouvelles, si tout se passait bien à la fac, des choses banales, il me disait aussi qu'il m'aimait bien, qu'il regardait souvent ma photo, que j'étais mignonne, mais sans plus.

Aïcha :

Et toi, tu lui téléphonais.

Loubna :

Cela m'est arrivé deux fois, j'avais des partiels et j'avais besoin d'un avis. Il m'a aidé, c'était plutôt sympa.

Scène III.

Aïcha :

Ensuite, que s'est-il passé ?

Loubna :

Un jour, il m'appelle, il me dit qu'il en assez de nos discussions sur le Net, que je lui plaisais et qu'il aimerait bien me rencontrer pour faire connaissance de visu.

Aïcha :

Et tu as accepté.

Loubna :

Oui, mais pas tout de suite, je lui ai répondu, que j'avais trop de boulot en ce moment. Ce n'était pas vrai, je voulais juste attendre encore un peu, il y avait quelque chose de troublant, ou plutôt de troublé, chez moi.

Aïcha :

Tu as quel âge, exactement ?

Loubna :

23 ans, je sais, je fais plus. J'ai toujours fait plus âgée. C'est comme ça depuis longtemps, à 14 ans on m'en donnait 18, et à 18 on m'en donnait 25.

Aïcha :

Tu es vierge... Enfin, excuse-moi, je voulais dire tu l'étais jusqu'à...

Loubna :

Jusqu'à ce qu'il me viole, l'ignoble... Oui, tu sais que chez nous on ne rigole pas avec ça... Et depuis qu'Akim a fondu les plombs, c'est pire.

Aïcha :

Continu de raconter, je sens que cela va mieux, cela te fait du bien, lâche-toi.

Loubna :

Donc nous finissons par nous rencontrer, dans un bistrot, à côté de la mairie. Cela se passe bien, on discute au moins deux heures. Je portais un voile, sinon je ne pouvais pas sortir.

Il me demande si c'est important pour moi le voile, je lui explique la situation, il comprend, et me dit que c'est dommage, que je suis jolie, que je parais avoir un long cou, et qu'il est regrettable de ne pas pouvoir en profiter, que les cous longs, sont gracieux.

En fait on en reste à peu près là. Nous nous disons au revoir, il me fait la bise, prend ma main, et m'invite à nous revoir.

C'était il y a deux jours... Tu veux bien me donner encore un peu de thé chaud...

Aïcha :

Si tu veux on arrête, on en reparlera demain, rien ne presse, il est tard.

Loubna :

Non, je finis... Merci pour le thé... Hier on devait se rencontrer dans le parc derrière la mairie. Il faisait un temps de chien. Il n'y avait personne à part nous dans le jardin. La cabane à outil, dans le fond, était restée ouverte, en fait elle était vide. Nous nous sommes précipités vers cet abri, li me couvrait de son parapluie, tout allait bien à part la pluie qui s'était mise à tomber à verse.

D'un coup j'ai vu son visage changer, il est devenu dur, Il m'a poussé dans la cabane du jardinier, et il s'est mis à m'insulter.

Il m'a traité de sale arabe de merde, de sale crouille, que les hommes de ma tribu avaient raison, que les femelles sont toutes des chiennes bonnes qu'à recevoir des bites et à porter des chiées de lardons.

Pendant qu'il m'insultait, il a sorti un couteau de sa poche, il m'a dit, enlève ta culotte, remonte ta jupe bien haut, puis il m'a frappé, sous la menace du couteau, il s'est couché sur moi, d'une main il tenait le couteau sur mon cou, avec l'autre il cherchait le passage pour... Enfin, tu sais quoi... Tandis qu'il faisait son affaire... Il m'a arraché le voile, il a dit qu'avec ou sans c'était pareil, que nous étions toutes des sales putes bonnes qu'à se faire baiser, qu'on devrait ouvrir un grand bordel gratuit, nous foutre dedans, et que nos hommes il fallait les mettre sur un bateau et le faire couler au milieu de la mer.

Puis il a recommencé à me violer et à me battre...

Ensuite je ne me rappelle plus que d'être au commissariat.

*(Les filles déplient le canapé convertible et vont se coucher).*

## Scène IV.

*(Le lendemain matin).*

Aïcha :

Écoute-moi bien, il faut que tu fasses une déposition, et que tu portes plainte, ce mec doit être puni.

Loubna :

Non je ne veux pas, ce serait une honte pour ma famille, et puis je ne veux pas retourner au poste de police. J'ai peur.

Aïcha :

Il y a une autre solution, tu restes ici, autant que tu veux, jusqu'à ce que l'on trouve une solution pour te mettre en sécurité.

Je vais aller au poste mettre par écrit toute l'histoire, puis je reviendrais, et je te ferais signer la déposition.

Es-tu d'accord pour cela.

Loubna :

Oui.

Aïcha :

C'est parfait, je m'occupe de tout, fais comme chez toi, il y a des provisions dans le frigo, fait toi à manger si tu as faim.

Et n'ai pas peur, personne ne viendra t'embêter ici.

## TROISIÈME ACTE.

Commandant pierre Legrand.

Capitaine Aïcha Zerdoumi.

Le lieutenant Philippe Labrouche

Rémy Martin, suspect du viol de Loubna.

Scène I.

Aïcha :

Bonjour, commandant.

Le commandant :

Alors, comment cela s'est passé avec votre protégée ?  
Vous avez pu en tirer quelque chose, elle vous parlé ?

Aïcha :

Oui, j'ai sa déposition, je vous expliquerai, je suis également passé chez son amie d'enfance, j'ai son ordinateur portable, il faudrait que Labrouche y jette un œil, il faut identifier le type qui à violer cette femme, au fait elle s'appelle Loubna Bel Kassem. Elle habite tout

près d'ici, et c'est par l'intermédiaire de Facebook qu'elle à rencontrer son agresseur.

Le commandant :

OK, donne le PC à Labrouche, qu'il cherche l'identité de ce type.

*(Le commandant lit la déposition de Loubna qu'a retranscrite Aïcha).*

Bon boulot capitaine Zerdoumi, mais c'est toujours risqué d'être trop proche d'un plaignant, cela fausse le jugement. J'espère que tout ira bien.

Merci.

Le lieutenant :

Commandant, je sais qui est le bonhomme, il n'est pas très doué pour l'informatique, ou alors il s'en fout. Enfin bref, j'ai trouvé son adresse IP rapidement, rien de caché, du tout cuit, c'est un nommé Rémy Martin, ça ne s'invente pas, et né à Cognac, ce n'est pas une blague. Il crèche à Romainville. Il n'y a plus qu'à le cueillir.

Le commandant :

Situation de famille, vous avez une idée ?

Le lieutenant :

Ouais, marié père de deux garçons, la femme est secrétaire dans une boîte d'intérim, et le pépère est comptable de son état. Il bosse dans un magasin de bricolage.

Le commandant :

Vous prenez Zerdoumi avec vous, et vous allez le cueillir.

Scène II.

*(Arrivée au commissariat de Rémy Martin, menotté, entre Aïcha et Philippe. Ils installent le suspect dans le bureau des inspecteurs. Le commandant et Aïcha s'assoient face à lui. L'ordinateur de Rémy Martin est confié aux bons soins du lieutenant Labrouche).*

Le commandant :

Monsieur Martin, vous connaissez Loubna bel Kassem ?

Rémy Martin :

Pas du tout, non.

Aïcha :

Vous l'avez pourtant agressé hier au soir, dans le jardin de la mairie.

Rémy Martin :

Ça ne va pas, non, je n'ai jamais agressé personne.

Le commandant :

Pourtant elle prétend que vous l'avez violé, dans la cabane à outil.

Rémy Martin :

Cabane à outil, jardin, c'est des conneries, je suis un type peinarde, je me promène pas sous la pluie, pour violer des femmes.

Aïcha :

Comment saviez-vous qu'il pleuvait hier soir, si vous n'étiez pas là ?

Rémy Martin :

Comment je savais, mais il a plu hier toute la journée, sur tout le bassin parisien, et pas besoin de consulter la météo, nous étions tous à la même sauce.

Le commandant :

Où vous trouviez-vous hier entre disons 17 heures et 21 heures ?

Rémy Martin :

Hier, je baladais, j'aime marcher, cela me délasse, surtout avant de reprendre une semaine de boulot, le cul vissé sur une chaise.

Aïcha :

Et la pluie ne vous a pas découragé ?

Rémy Martin :

J'adore marcher sous la pluie.

Scène III.

Philippe Labrouche :

Commandant, s'il vous plaît, vous pouvez venir un moment ?

Le commandant :

*J'arrive. (Ils se mettent à l'écart, au fond du bureau)*

C'est pourquoi Labrouche ?

Le lieutenant :

Ce client-là, il n'est pas ordinaire, Patron, des filles comme celle d'hier, il en drague des dizaines sur le Net. Toujours un scénario identique, petits mots gentils, publications adéquates, jusqu'à la prise de rendez-vous. C'est un dingue, apparemment, à première vue, faut que j'approfondisse... Mais comme ça au pif il a au moins vingt-cinq agressions à l'actif.

Tous les échanges de mails s'arrêtent dès qu'il obtient un rancart.

Le commandant :

Merci Philippe, vérifiez et confirmez-moi tout ça.  
*(Pierre Legrand retourne se poser sur sa chaise, et fait un clin d'œil à Aïcha).*

Monsieur Martin, vous aimez bien naviguer sur internet ?

Rémy Martin :

Je ne sais pas, comme tout le monde je présume.

Le commandant :

Tout le monde n'a pas des dizaines de profils sur Facebook, enfin façon de parler, car votre profil, c'est toujours le même, mais vous changez de nom, comme de slip...

Rémy Martin :

Aïcha :

Répondez quand on vous parle ! Combien de nom d'emprunt pour appâter vos victimes ?

Rémy Martin :

Je ne dirai plus rien.

Philippe Labrouche :

*(Il entre dans le bureau)*

Nous avons fait un premier sondage avec les contacts de Monsieur, trois confirment avoir été abusées par ce guignol, on peut organiser une confrontation.

Le commandant :

Parfait !

Monsieur Rémy Martin, à partir de ce jour, lundi 16 h 30, vous êtes en garde à vue. Vous êtes accusé du viol de Loubna Bel Kassem, et d'au moins trois autres femmes. Je vous défère au parquet.

# Les Jouets.

*L'action se passe dans un futur imaginaire, sous un régime matriarcal. Les mâles sont des jouets à la disposition de la population féminine.*

*La société est divisée en secteur, chaque secteur est représenté par une conseillère qui siège au conseil communautaire.*

12 Personnages :

La présidente

1<sup>re</sup> Conseillère (Nathalie)

2<sup>e</sup> Conseillère (Emmanuelle)

3<sup>e</sup> Conseillère

4<sup>e</sup> Conseillère

5<sup>e</sup> Conseillère

Tatiana

Delphine

Solène

Jodie

Marcel

Florian

Première partie.

*La rue devant une porte...*

La 1<sup>re</sup> conseillère :

Salut à toi sœur présidente, comment vas-tu par cette belle soirée ?

La présidente :

Bonsoir ma sœur...

La 1re conseillère :

Nathalie, sœur présidente, conseillère du second secteur. C'est la première fois que je te vois ici, moi j'y ai mes habitudes depuis des années.

La présidente :

En fait, ma chère, je fais le tour des lieux de jeu. J'aime bien cela, et ceci me permet de comparer chaque secteur. Le choix des jouets n'y est pas partout pertinent. Il serait nécessaire de remédier à cet état de choses, cela entraîne des discriminations regrettables. Il est absolument indispensable que toutes nos sœurs aient accès à un choix identique.

Nathalie :

Tu as raison, d'ailleurs, Emmanuelle s'en plaignait le mois dernier, n'est-ce pas ma sœur ?

Emmanuelle :

Salut à vous, oui, j'étais en voyage dans le cinquième secteur. Je n'y ai trouvé que quelques jouets mal entretenus, pas très propres... Et d'une amabilité toute relative...

Je pense qu'il serait bon que vous mettiez cela à l'ordre du jour d'un prochain conseil. Sur ce je vous laisse, mes respects sœur Présidente et sœur Conseillère.

*Les trois sœurs s'en vont...*

*Quatre jeunes filles arrivent devant la porte...*

Tatiana :

Hé ! Les filles, on y va...

Delphine :

Oh ! Tu y es déjà allée, toi ?

Tatiana :

Oui, la semaine dernière avec Solène, c'était cool, on a bien joué, c'était rigolo, nous avons loué un jouet pour nous deux, pour tester...

Solène :

Ouais, c'était pas vraiment le pied, mais on s'est bien marré.

Jodie :

Moi, j'y suis jamais allée. Je joue toujours seule ou avec une copine. Les jouets ils m'attirent pas des masses...

Solène :

La prochaine fois j'en prends un rien que pour moi, j'ai envie du grand jeu...

Tatiana :

Waouh ! Rien que ça, le grand jeu ma sœur, le tourbillon magique ! Je me suis laissée dire que ça marche pas à tous les coups, les jouets ne sont pas tous performants.

Delphine :

Moi le grand jeu j'y ai eu droit plusieurs fois, mais les premières fois ce n'est pas facile... En fait, il faut prendre l'habitude d'un jouet en particulier, comme cela, tu le formes à ton goût, et alors là, c'est vraiment jouissif.

Solène :

Alors, on y va !

Jodie :

Allez-y sans moi, la prochaine fois peut-être, on verra...  
Ciao !

Tatiana :

Tant pis pour elle, moi j'y vais, vous aussi ?

Solène et Delphine :

On y va ! Go...

*Emmanuelle revient vers la porte...*

Emmanuelle :

Salut les petites sœurs, alors on va faire la fête...

Solène, Tatiana et Delphine :

Ouiii, sœur Emmanuelle, Jusqu'au septième ciel, le grand feu d'artifice...

*Tandis que les filles ouvrent la porte :*

Emmanuelle :

Amusez-vous bien les filles...

Quant à moi, ce jeune éphèbe assis là-bas fera tout à fait mon affaire aujourd'hui. Voyons un peu ce que cache sa charmante tunique...

Seconde partie.

*Les sœurs sont assises en hémicycle. La présidente au centre.*

*Chaque fois qu'une conseillère lève la main, la présidente lui donne la parole.*

La présidente :

Mes sœurs je déclare le conseil ouvert !

L'ordre du jour appelle à statuer sur l'aménagement des lieux de jeu tant en matériel qu'en personnel.

Tu as la parole seconde conseillère.

Seconde conseillère :

Mes sœurs, mes occupations professionnelles m'obligent à voyager, et mon goût personnel me porte au jeu. Ainsi j'ai fréquenté de nombreux établissements, et leur disparité est importante. Souvent les locaux sont vétustes ou mal entretenus, l'accueil n'y est pas toujours des plus chaleureux. D'autre part, le choix des jouets est fort disparate d'un lieu à un autre, leur nombre varie considérablement et leur qualité est parfois douteuse.

La présidente :

Première conseillère, vous avez la parole

Première conseillère :

Je désire faire remarquer que les jouets restent trop longtemps dans les mêmes lieux, il serait bon qu'ils changent plus souvent d'affectation, nous avons toutes besoin d'un peu de renouveau.

La présidente :

En vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j'ai demandé aux délégués des jouets de bien vouloir participer à ce débat. Il me semble que leur avis peut nous aider dans nos décisions.

Jouet Marcel, vous avez la parole.

Marcel :

Madame la présidente, Mesdames les conseillères, je vous remercie de bien vouloir nous accorder la parole. Nous ne sommes certes que des jouets, mais nous sommes aussi des êtres humains. Loin de moi l'idée même lointaine de nous plaindre, nous sommes bien traités et correctement nourris... Néanmoins, nous subissons parfois des violences de la part de certaines dames, et nous ressentons le mépris que la plupart d'entre vous ont à notre égard... Aussi j'abonderais dans le sens de la troisième conseillère, changer de lieu plus souvent ne peut être que salutaire, autant pour vous que pour nous.

La présidente :

Qu'en pense votre jeune collègue ?

Florian :

La présidente :

Allez, jeune homme, parlez, n'ayez pas peur, nous ne sommes pas des ogresses... Exprimez-vous sans crainte.

Florian :

Je suis bien jeune, Madame la présidente... Je manque d'expérience, mais une chose me tient à cœur... Nos logements sont trop spartiates, nous n'avons presque

aucun confort... Nos sanitaires sont pour la plupart dérisoires.

D'autre part nous n'avons accès ni aux bibliothèques ni aux musées... C'est peut-être trop demander... Je suis confus, veuillez me pardonner mesdames.

La présidente :

Troisième conseillère, vous avez la parole.

Troisième conseillère :

Il est vrai que les jouets sont quelquefois d'une hygiène douteuse. D'autre part, il est bien mignon le jeune jouet, mais rappelons-lui sa condition, il n'a que faire d'une bibliothèque pour l'usage que nous en avons !...Quant au musée on se demande ce qu'il pourrait bien y faire...

*Sourires et rires des autres conseillères.*

La présidente :

La parole est à la quatrième conseillère.

La quatrième conseillère :

Mes sœurs, il est venu plusieurs fois à ma connaissance des allégations selon lesquelles des renégats auraient constitué des villages indépendants, loin de toutes les voies de circulations. Ils y vivaient d'agriculture naturelle, de pêche et de chasse, certains disent d'élevage...

La présidente :

Nous t'écoutons cinquième conseillère.

La cinquième conseillère :

On dit même que des couples hétérosexuels s'y sont formés et que des enfants en sont issus par les voies naturelles...Je ne pense pas que cela soit réellement possible, mais toutes ces rumeurs sont préoccupantes.

La présidente :

Eh bien, nous enverrons une expédition vérifier ces dires. Pour l'instant cela ne représente pas un danger pour notre société.

Troisième partie.

*Un lit sur lequel sont assis Delphine et Florian.*

Delphine :

Tiens, je t'ai apporté des livres. Et un album avec des photos d'œuvres d'art, des peintures, des sculptures, tu verras, il y en a de magnifiques.

Florian :

T'es gentille Delphine, tu es la seule qui s'intéresse à moi autrement que comme un jouet. Tu sais, si je pouvais, je ne jouerais plus qu'avec toi.

Tes sœurs sont énervantes, cela ne va jamais comme elles veulent, soit je vais trop vite, soit trop lentement, elles voudraient toutes que j'aie toujours le sourire... Mais souvent je suis trop triste pour ça, je suis toujours enfermé ici... Quand je sors, elles me regardent comme si j'étais un animal échappé du zoo.

Delphine :

Je sais, j'étais comme elles, je venais juste pour jouir, puis un jour... Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais ensuite, j'avais de plus en plus envie de venir te voir, pas seulement pour le jeu... Non... Pour parler d'autre chose que de la vie qui va, du travail, de la cohabitation avec Solène... J'en ai marre d'elle, elle passe son temps à regarder des conneries à la télé, et à lire des magazines de mode... Mais c'est pratiquement impossible de changer de coloc, sauf à déménager dans un autre secteur...

Et puis Solène elle ne sait pas bien jouer, elle est toujours vulgaire, à vouloir me faire des trucs qui ne me plaisent pas...

Florian :

J'ai peur de plus te voir, le conseil parle de nous changer régulièrement de secteur, et je peux très bien me retrouver à l'autre bout du monde. Je veux continuer d'avoir tes visites, elles me font du bien. Les autres jouets se moquent de moi, ils disent que toutes les frangines sont des

perverses, que toi tu ne dois pas faire exception, et que je suis un benêt qui rêve d'une condition qui est réservée aux femmes.

Delphine :

Et si nous partions... Tous les deux...

Florian :

Et où pourrait-on bien aller, elles auraient tôt fait de nous retrouver, et finir au pilori, cul nu devant la foule, très peu pour moi !

Delphine :

Il paraît qu'il y a des endroits sauvages, où plus personne ne va, dans les montagnes, personne ne viendra nous y chercher.

Florian :

Nous vivrons de quoi, de l'air du temps, faut bien manger, ici c'est pas terrible, mais j'ai jamais eu faim. Dans la nature, on fera comment ?

Delphine :

Non, des bruits courent, que des communautés se sont formées ici et là. Des fuyards comme nous, qui ne veulent plus de cette dictature, où tout est réglé comme du papier à

musique. Pour que la rumeur soit si forte, c'est qu'il doit bien y avoir quelque chose...

Florian :

Pas de fumée sans feu, c'est ce que tu veux dire... Pour ma part, entre les jouets, je n'ai jamais rien entendu de tel. J'aimerais bien vivre avec toi, tout le temps, mais fuir à l'aventure, sans bagages, sans certitude de trouver autre chose, je ne suis pas chaud.

Delphine :

Si tu préfères être muté au diable vert, continuer de faire jouir des connes, c'est que je me suis trompé sur toi, c'est que je me suis fait des illusions... De toute façon, j'en ai assez, et si tu ne me suis pas, je partirai seule !

*Florian ne bouge plus et regarde ses pieds...*

Tu ne vaux finalement pas plus que tes congénères, juste une bite, c'est tout ce que tu es.

# L'Héritage.

9 Personnages :

M. Alfred Duplantier 70 ans dit Fred  
Josiane Duplantier 65 ans  
Mireille 45 ans fille aînée des Duplantier  
Magali 40 ans sœur de Mireille  
Lorraine 30 ans fille de Mireille  
Élizabeth 21 ans sœur de Lorraine dite Zabé  
Larrissa 20 ans fille de Magali dite Larra  
Laura 19 ans sœur de Larrissa  
Vincent Pourcent Clerc de notaire (Florian)

## 1<sup>er</sup> Tableau

*Un miroir suspendu d'un côté, un fauteuil posé de l'autre côté...*

Fred (*Devant le miroir*) :

Je lui donne 17 ans et le miroir m'en renvoie 70...

Josiane (*Assise en train de lire dans un fauteuil*) :

La vieillesse est un naufrage... De Gaulle disait ça.

Fred (*Déambulant*) :

Et qui distribue les bouées ?

Josiane :

Je crois bien qu'il y a pénurie... De bouées, de canots et de sauveteurs.

On n'est pas à Malibu, mon vieux, et le temps se gâte.

Fred :

C'est drôle, ma main ouverte a trop de peau, mais si je ferme le poing il a toujours 20 ans.

La colère conserve, mais j'ai plus la force de l'envoyer dans la gueule des cons...

Josiane :

La force, tu l'aurais peut-être encore, mais l'envie, pas sûre.

Fred :

Quand je pense que nous avons perdu toutes nos petites libertés sous prétexte que notre santé soit meilleure, que nous soyons mieux protégés, y compris contre des dangers imaginaires... Et que par ailleurs, n'importe quel imbécile peut t'envoyer ad patres au nom de Dieu... Je te jure que l'envie n'a pas disparu.

Au fait, tu as des nouvelles des enfants ?

Josiane :

Georges est toujours à Marseille, quant à Mireille, elle va quitter Lyon pour revenir à Bordeaux. Nous devrions les voir toutes deux pour le 1<sup>er</sup> mai, il y a un pont cette année.

Fred :

Je me sens au bout du rouleau, Josie, encore trois semaines avant qu'elles arrivent, cela va faire long... Il faudra que je leur parle, à eux, et à toi aussi.

Josiane :

C'est nouveau ça, toi parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps... Je voudrais bien voir, ou t'entendre plutôt... 47 ans bientôt que nous sommes mariés, et tu n'as jamais rien dit d'autre que des banalités. À se demander si ton crâne est vide, hors ton emploi du temps réglé comme papier à musique.

(On sent monter la colère, elle se lève du fauteuil)

Depuis que tu es retraité, tu te traînes comme une limace. Plus rien t'intéresse, tu te fous de tout, et de tout le monde. Et de moi aussi, et j'en ai vraiment mon gonfle...

Fred :

Me fais pas suer avec tes états d'âme... Je ne suis pas bavard, je ne l'ai jamais été, ce n'est pas aujourd'hui que je vais faire des discours... D'ailleurs je ne ferai aucun discours, j'ai juste une chose à leur dire, et à te dire, après ce sera terminé.

Josiane :

Qu'est ce qui sera fini, ton mutisme, ou le peu de paroles que tu concéderas à nous donner ?

Fred :

Tout... J'aurai fait mon temps, la boucle sera bouclée. Ce qui arrivera ensuite ne me concernera plus. Les enfants ont leurs vies, leurs propres enfants, tout baigne dans votre petit monde... Moi je n'ai plus rien à y faire.

Josiane :

Tu vas partir, quitter le domicile conjugal, ou ce qu'il en reste, me laisser ici, seule, mais tu es un monstre... Monstre d'égoïsme, j'ai consacré ma vie à élever tes enfants, pendant que tu courrais l'Europe pour vendre des conneries... Tu n'as eu que le meilleur, des gamins fous de toi, dès que tu arrivais, avec ou sans cadeaux... Moi je les avais tous les jours... Les bons comme les mauvais... J'ai jamais travaillé, j'ai rien fait de ma vie... Pour toi !

Fred :

Basta ! Notre vie, n'est que la somme de nos choix ! Je ne t'ai jamais empêché d'entreprendre quoi que ce soit, tu t'es enfermée toi-même, alors garde ce genre de reproche pour qui tu veux, pas pour moi. Tu n'as jamais manqué de rien, ni d'argent ni de cadeaux, ni de fleurs, ni de bijoux, laisse-moi tranquille...

Josiane :

C'est ça cite Camus et fous le camp, je te déteste, tu peux crever !

Fred : (*Vociférant*)

Si cela se fait, avant le 1<sup>er</sup> mai, il y a une lettre dans le premier tiroir de mon bureau. Et allez tous vous faire foutre !

Second tableau.

*Le même décor, un voile noir sur le miroir.*

Josiane :

Ha ! Mes enfants, dans mes bras... Non, ne pleurez pas, il n'aurait pas aimé...

Magali :

Mais partir d'un coup... Il était malade, je n'en savais rien...

Mireille :

Moi non plus, ce n'est pas de lui de partir comme ça, sans tambour ni trompette, lui qui faisait toujours beaucoup de bruit pour rien !

Josiane :

Il n'était pas malade, il allait plutôt bien, peut-être un peu de lassitude. L'autre soir on s'est engueulé...

Mireille :

Comme d'habitude, vous adorez vous engueuler, enfin, vous adoriez...

Josiane :

Oui, mais là il m'a dit qu'il voulait nous parler, à nous tous... Ensemble... J'ai trouvé ça bizarre, je me demande bien ce qu'il voulait nous dire... Depuis deux jours on se parlait plus, hier soir je suis allée me coucher, et ce matin il était là... Dans le fauteuil, tout froid, et en plus il avait l'air de se marrer...

Le médecin a dit hémorragie cérébrale massive, dans les pommes et hop plus personne...

Magali :

Et cette lettre alors, dans son bureau, où il demande qu'on publie son avis de décès dans La Tribune de Genève, c'est une blague ou quoi ?

Mireille :

Ma foi, s'il est parti en rigolant, on peut bien faire ça, blague ou pas, c'est étrange comme demande, et pas un mot pour personne... Il était vraiment bizarre.

Magali :

Les filles arrivent tout à l'heure à la gare avec une heure d'écart, j'irai les chercher.

Mireille :

Dans le fond, le père, il n'a jamais été entouré que de femmes, la mamée, l'arrière, puis sa grand-mère, sa mère, tous les hommes sont morts avant 50 ans, c'est le premier à avoir atteint un âge respectable... Et il n'a eu que des filles et des petites filles...

Magali :

Oui, un homme à femmes...

Josiane :

Ouais... Et avec son boulot, de voyageur de commerce... Il avait peut-être une maîtresse dans chaque patelin, comme les marins dans chaque port... Je n'en sais rien, mais cela ne m'étonnerait pas plus que ça...

Troisième tableau.

*Une table et 4 chaises ont été ajoutées entre le miroir et le fauteuil.*

*Quelqu'un cogne à la porte... Josiane va au-devant du visiteur.*

Vincent Pourcent :

Mme Duplantier ?

Josiane :

Moi-même, à qui ai-je l'honneur ? (*Mireille et Magali se placent derrière leur mère*)

Vincent Pourcent :

Vincent Pourcent, Madame, Mesdames pardon. Clerc de Notaire chez Maître Bonpèze, en la bonne ville de Genève.

Mireille :

L'avis de décès ?

Vincent Pourcent :

Tout à fait Madame, Alfred Duplantier était notre client, dès que nous avons lu l'avis dans la Tribune, Maître Bonpèze m'a dépêché auprès de vous... Puis-je entrer ?

(*Tout le monde s'assoit autour de la table*)

Vincent Pourcent :

Voici, Monsieur Duplantier laisse un héritage conséquent... Vous paraissez bien étonnées mesdames, il est vrai que vous ne vivez pas dans des conditions particulièrement luxueuses, pourtant... Les moyens de Monsieur étaient considérables.

Les trois femmes :

Vous voulez dire qu'il était riche ?

Vincent Pourcent :

Mesdames, la richesse est toute relative, mais M. Duplantier vous laisse, outre la propriété des hauts de Genève avec la maison, une ferme de 27 hectares dans le canton de Vaux, et un compte de dépôt à la Banque centrale de Genève qui s'élève à 21 millions de francs suisses, soit environ 18 millions d'euros... Et un compte courant, de 400 000,00 francs suisses dont nous avons la gestion à l'étude.

Mireille : *(qui semble être la seule à encaisser la surprise)*

Depuis combien de temps cela dure, cette fortune, dont nous ignorions tout ?

Vincent Pourcent :

M. Duplantier nous a confié la gestion de ces biens il y trente ans, sa fortune était déjà importante. Nous n'en connaissons pas l'origine, la discrétion helvétique, comprenez-vous...

Par la suite il nous a chargés d'acheter une grande maison avec un parc d'où l'on peut voir le lac, et d'investir dans l'agriculture biologique, d'où la ferme.

Ferme exploitée par des fermiers comme il se doit, une trentaine de vaches, du maraîchage, des bois, la campagne quoi, elle rapporte peu, mais ne coûte rien.

Magali :

C'est une plaisanterie de très mauvais goût, mon père avait un humour bien particulier, mais là, je trouve que cela va trop loin. Nous venons tout juste de l'enterrer, notre affliction est pesante et vous venez nous servir un conte à dormir debout.

Vincent Pourcent :

Madame, les suisses ont un certain humour aussi, mais jamais en ce qui concerne l'argent, j'ai avec moi tous les documents qui prouvent ce que je viens de vous annoncer.

Votre mari Madame et vous ses filles, avez désormais la possibilité d'habiter la maison de Genève, et largement de quoi vivre avec seulement les intérêts du capital.

Libre à vous d'en profiter ou pas. Dans le cas, que je sais par expérience peu probable, où vous refuseriez la succession, celle-ci serait entièrement dévolue à des ONG dont M. Duplantier nous a fourni la liste.

Mais en aucun cas l'argent ne devra quitter la Confédération helvétique, il a toujours été très clair là-dessus.

Quatrième tableau.

*Terrasse de la maison de Genève, vue du lac en arrière-plan. Les 4 petites filles sont assises sur un banc face au public.*

Lorraine :

Putain, papy, c'était un drôle de type, pourquoi il ne nous a pas fait profiter de tout ça tant qu'il était vivant. Avec les moyens qu'il avait, je ne comprends pas pourquoi il s'est contenté de si peu.

Zabé :

Peut-être que l'argent n'est pas propre, peut-être qu'il trafiquait des trucs pas clairs, de la drogue, des armes, un de ces machins pleins de risques mais qui rapportent des fortunes.

Peut-être qu'il ne voulait pas compromettre Mamie, ni maman et tata, Peut-être...

Larra :

Peut-être... Peut-être... Cela reste un mystère... Le fric il ne vient pas tout seul, ou tu le gagnes ou tu le voles, je pense que c'était un voleur, qu'il profitait de ses voyages pour faire des coups, qu'il planquait l'argent en Suisse et qu'il gardait juste ce qu'il fallait pour vivre peinard sans se faire repérer par les flics.

Laura :

Je ne sais pas, il y a quelque chose qui me gêne, nous l'aimions toutes Papy, il était adorable, il faisait l'andouille lorsque nous étions petites, il nous emmenait au ski, à la pêche, il racontait des blagues idiotes et cela nous faisait rire... Mais je l'ai surpris une ou deux fois, avec une tête de six pans de long et un regard triste, au bord des larmes... Depuis j'ai toujours senti un côté sombre chez lui.

Lorraine :

D'ailleurs il nous cachait effectivement au moins la moitié de sa vie... Je n'en reviens pas, je n'aurais jamais imaginé une pareille histoire. Des cousins inconnus, pourquoi pas, des sous cachés dans une pendule, ou des poids d'horloge en or massif, ce genre de connerie, à la limite... Mais une telle fortune...

Zabé :

Il y a de toute manière une explication, à nous de la découvrir. La maison est grande, mais il doit bien y avoir quelque part une resserre, un placard, un tiroir caché avec ne serait-ce qu'un début d'explication...

Laura :

J'adore fouiller les meubles, bouger les tableaux, il y a sûrement un coffre caché derrière un tableau... Waouh, c'est excitant... Papy, on va tout fouiller, et on trouvera... Vous voyez, il nous fait encore jouer ensemble, comme il y a 12 ou 15 ans, dans la maison qu'il avait louée à Bandol

pour les vacances d'été. Il cachait les goûters, et il nous disait si vous voulez manger mes petites gourmandes, trouvez vous-même les gâteaux !

Larra :

Oui malheureusement ce n'est pas des friandises que nous devons trouver, mais un secret bien gardé qui risque de ne pas nous amuser.

Lorraine :

Oh ! T'es pas marrante. Qu'importe, de toute façon, nos mères ont accepté l'héritage, nous sommes riches, sachons au moins pourquoi...

*Les filles s'en vont. Noir, puis Lorraine, Laura et Zabé viennent s'asseoir sur le banc.*

Lorraine :

J'ai trouvé tout un tas de déclarations d'impôts, des années et des années, avec des fiches de payes de la Société générale de distribution, toute sa carrière. Vous voyez il a travaillé normalement, il a même eu la chance de ne jamais être au chômage, et de rester toute sa vie professionnelle dans la même boîte. Comment il a fait pour gagner tout ce fric en plus...

Laura :

Je n'ai rien trouvé, il n'y a pas de coffre dans la maison, ni sous les tableaux, ni au fond des placards. Entre parenthèses les tableaux, sont jolis, il avait bon goût Papy, que des originaux, pas de grands maîtres, mais des artistes talentueux, bien qu'inconnus.

Zabé :

Moi non plus je n'ai rien trouvé, quelques notes de frais, de vieilles factures de restaurants, rien d'intéressant, et toi Larra, tu as trouvé quelque chose ?

*Larra vient vers le banc, elle tient un cahier serré contre elle, elle regarde sa sœur, ses cousines, puis elle éclate en sanglots...*

Lorraine :

Larra, c'est quoi ce cahier... Qu'est-ce qu'il y a dedans, tu es bouleversée, dis-nous...

Larra : *(Elle vient s'asseoir sur le banc)*

Je ne pourrais jamais davantage... J'ai vu les deux premières pages, c'est un genre de journal, ou plutôt d'inventaire, c'est horrible, cela dépasse tout ce qu'on pouvait imaginer...

Il y a une lettre à l'intérieur, elle nous est adressée, tenez ! *(Elle jette la lettre à terre).*

Moi je ne l'ouvrirai pas...

Lorraine : *(Elle ramasse la lettre, la décachette, la parcourt des yeux, se recueille, se lève et lit)*

Mes chères enfants

Si vous lisez cette lettre, c'est que je serais mort, sans avoir pu vous dire moi-même le poids de ma vie, et que vos mères auront accepté cet héritage sans se poser la moindre question, ce qui ne m'étonne pas. Par contre je sais que vous m'aimiez comme je vous aimais, et que votre curiosité serait la plus forte.

Pendant mon service militaire, c'est un truc qui existait encore de mon temps, je fus très vite admis parmi les tireurs d'élite, je n'ai jamais raté une cible, mon œil et ma main étaient d'une sûreté sans égale. Dans le mois qui a suivi mon retour à la vie civile, j'ai été contacté par les services de contre-espionnage, ils cherchaient quelqu'un comme moi pour exécuter leurs basses œuvres. N'étant pas particulièrement patriote, je me voyais mal engagé à vie chez les barbouzes. Je demandais quelque temps de réflexion, pour donner une réponse.

Finalement je décidais de travailler en indépendant, je restais libre d'accepter les missions que l'on voulait me confier et je fixais le prix de mes interventions. Cela leur convint également, et ainsi commença ma carrière de tueur à gage.

Mes chères petites filles vous ne pouvez imaginer à quel point les hommes sont avides de pouvoir et d'argent, rien ne les arrête dans leur quête insensée. Mon entreprise fonctionnait si bien que j'ai dû prendre des employés. J'en ai profité largement et constitué une confortable fortune.

Ne me jugez pas, profitez de cet argent sans arrière-pensée, il est pour vous, j'ai pris des dispositions pour que vos mères ne puissent pas dilapider le capital.

Je vous ai aimé de toute mon âme, ne vous fiez jamais aux apparences et soyez vous-mêmes. Si vous pensez vraiment que cet argent est mal acquis, faites en un usage qui convient à vos tempéraments, restez groupées au sein d'une fondation, ou partagez, faites comme bon vous semble, cet argent n'est jamais que de l'impôt rétrocédé pour service rendu.

Signé Alfred Duglantier.

© Frédéric MARCELIN, 2020

Déposé SGDL 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.